

QU'EN EST-IL DE L'INCONSCIENT CHEZ FERDINAND DE SAUSSURE

Michel ARRIVÉ
(Université de Paris 10)

Le titre de ce chapitre a la forme d'une question. Avant d'essayer de répondre à cette question, il est indispensable d'en poser une autre, touchant la possibilité même de la première. Cette seconde interrogation se formule ainsi : la question de l'inconscient se pose-t-elle à propos de Saussure. À cette question préalable, on voit comme possibles deux réponses contradictoires.

La première consiste à dire que la question ne se pose pas. Certes, Saussure fait un usage assez fréquent de l'adjectif *inconscient* et de l'adverbe *inconsciemment*. Mais il s'agit, on le verra, du sens « descriptif », selon l'usage freudien du terme, de ces deux mots. Le nom *subconscient* apparaît une fois dans l'édition standard du *CLG*(p.178) et le nom *inconscience*, le nom féminin, lui aussi une fois, dans les *Écrits de linguistique générale*(p.159). Sauf erreur ou oubli, le nom *inconscient*, masculin, n'apparaît ni dans le *Cours*, ni dans les *Écrits de linguistique générale*. Il est en tout cas absent de l'index des deux textes.

Ces détails lexicaux paraissent bien l'indiquer: on peut penser, après un examen rapide, que la problématique de l'inconscient n'est pas posée de façon vraiment explicite et significative dans les travaux linguistiques de Saussure. C'est en tout cas ce que semble indiquer le silence, sur ce point, de la quasi-totalité des spécialistes de Saussure(j'entends ici le Saussure linguiste¹):

à part quelques mentions rapides, je ne suis guère en mesure de citer, outre certains de mes précédents travaux(notamment Arrivé 1986 et 1994-2005) que Akatane Suenaga(2005) et Izabel Vilela(2005).

À ma question préalable il existe une autre réponse, exactement contradictoire. Elle consiste à poser Saussure, pratiquement au même titre que Freud, comme théoricien de l'inconscient. Il est vrai de façon indirecte. Cette seconde réponse, chacun l'aura compris, est celle de Lacan. Il la formule, de façon plus ou moins explicite, en plusieurs points de ses propos et de ses *Écrits*, jusqu'au début des années 70. Je me contente de citer celle de ces réponses qui a été le plus récemment publiée. On la trouve dans la première des trois conférences qui sont révélées, depuis octobre 2005, dans *Mon enseignement*. À propos de la *Traumdeutung* de Freud, Lacan, en octobre 1967, prononce les paroles suivantes

Ouvrez à n'importe quelle page le livre sur le rêve, qui est venu le premier, vous n'y verrez parler que d'affaires de mots. Vous verrez Freud en parler d'une façon telle que vous vous apercevrez qu'y sont écrites en toutes lettres, exactement, les lois de structure que M. de Saussure a diffusées à travers le monde. Il n'en était d'ailleurs pas le premier inventeur, mais il en a été l'ardent transmetteur, pour constituer ce qui se fait actuellement de plus solide sous la rubrique de la linguistique(2005:40).

Il convient, certes, de remarquer une double réserve dans les propos de Lacan. D'une part, il ne tient Saussure que pour l'« ardent transmetteur », et non l'« inventeur » des « lois de structure »: topos fréquent chez Lacan, qui renvoie ainsi, implicitement dans ce passage, aux Stoïciens, à Saint-Augustin et à la

1) Il en va autrement pour ceux des saussuriens qui se sont intéressés à la recherche sur les anagrammes. Ici Starobinski(1971) et Wunderli ont été des précurseurs.

tradition de la rhétorique, sans consentir à mettre en exergue ce qui fait la spécificité de l'enseignement de Saussure. D'autre part, il ne voit guère en Saussure que le continueur – sans le savoir – de Freud. Cette double réserve sera conjointement explicitée par Lacan dans le texte, de six ans plus tardif, de « L'Étourdit »: nous sommes à ce moment en 1973, et Lacan s'est déjà fortement éloigné de la linguistique

Qui ne peut voir en effet à me lire, voire à me l'avoir entendu dire en clair, que l'analyste est dès Freud très en avance là-dessus sur le linguiste, sur Saussure par exemple qui en reste à l'accès stoïcien, le même que celui de Saint-Augustin(1973 2001:489).

Double réserve, certes, coutumière à Lacan, et qui prend de la force avec le temps, faisant contraste avec la révérence observée dans les années antérieures, par exemple en 1957, au moment de « L'instance de la lettre dans l'inconscient ». Mais la réserve n'occulte pas l'essentiel: les formulations saussuriennes sur le langage correspondent aux formulations freudiennes sur l'inconscient. En somme Saussure, sans le savoir, formule, comme Freud(avant ou après lui, peu importe²)) les lois de l'inconscient.

À ma question préalable répondent donc deux voix contradictoires. Dans les cas de ce genre, il faut renvoyer dos-à-dos, si j'ose dire, les deux avis opposés, et prendre le problème à bras le corps.

2) Lacan est persuadé – ou veut se persuader? – de l'antériorité de Freud sur Saussure. C'est qu'il ne connaît pas – mais comment le lui reprocher. – les travaux de Saussure qu'Engler révélera en 1974, notamment le projet d'article sur Whitney.

*
* *

Comme on vient de l'apercevoir, l'adjectif *inconscient* et l'adverbe *inconsciemment* sont souvent employés dans la version standard du *Cours de linguistique générale*. Je partirai d'un exemple, qui nous permettra de voir avec précision le problème. Dans le chapitre sur l'« Immutabilité et la mutabilité du signe » se trouve posée une comparaison entre les changements qui interviennent dans la langue et ceux qui interviennent dans les autres institutions sociales: par exemple les rites religieux, les formes politiques, les régimes matrimoniaux, la mode vestimentaire, etc. Le texte pose une spécificité du changement linguistique elle tient au fait que, à la différence de ce qui s'observe, selon Saussure, pour les autres institutions, « les sujets sont, dans une large mesure, inconscients des lois de la langue » (*CLG*: 106). Je remarque au passage que Saussure semble poser comme évident le caractère pleinement « conscient » des mutations atteignant les autres institutions sociales: je lui laisse la responsabilité de cette position, étrangère à mon propos d'aujourd'hui (et vraisemblablement contestable, au moins pour certaines des institutions citées), et je m'intéresse à ce que Saussure a véritablement énoncé, sur la langue, dans son enseignement authentique. Il s'est exprimé de façon assez nettement différente

On pourrait invoquer ce fait que l'on n'applique pas la réflexion à la langue (distinction entre conscient et inconscient) et préciser le degré de conscience qui préside en général aux faits de langage. (Engler 162).

Les éditeurs, on le voit, se sont autorisés à modifier assez nettement la lettre des propos tenus par Saussure dans son cours oral. Ils ont notamment renoncé à

l'emploi nominal des adjectifs *conscient* et *inconscient*. Toutefois, cet emploi nominal reste fortement ambiguil s'agit à mes yeux de l'emploi autonymique des deux adjectifs, et non pas de leur accès au statut de concept. Quoi qu'il en soit, le texte du cours, tant dans sa version orale que dans la forme qui lui est donnée par les éditeurs de 1916, marque bien que, pour le Saussure qui parle précisément à ce moment, il y a une gradation qui fait, progressivement, passer de ce qui est *inconscient* – à comprendre, j'y insiste, comme *temporairement* inconscient – à ce qui est *conscient* – à comprendre dans le sens de soumis à la « réflexion linguistique ». En somme, ce que Saussure nous dit ici, c'est que quand nous employons un élément, quel qu'il soit, de la langue, nous le faisons sans en faire l'objet d'une réflexion consciente nous n'avons, Dieu merci, pas besoin de porter consciemment attention à la programmation de la succession des sons dans notre discours. Cependant, il suffit d'un effort à tout instant possible pour faire émerger ces faits à la conscience c'est ce qui rend possible l'activité métalinguistique, quel que soit son degré de technicité. L'enfant qui épelle les lettres d'un mot la pratique autant que le linguiste qui en fait la description phonologique.

Cette conception des « degrés » de la conscience linguistique est manifestée de façon plus ou moins explicite dans d'autres passages du *Cours* et des *Écrits* on voit ainsi apparaître les deux notions intéressantes de « conscience latente » et d' « inconscience ».

La « conscience latente » – qui sera transformée en « subconscient » par les éditeurs du *Cours*(p.178) – est celle qui caractérise les rapports associatifs dans leur opposition aux rapports syntagmatiques

On pourrait représenter ces deux principes, ces deux activités qui se manifestent synchroniquement par deux axes, syntagmatique, simultanément et sur un autre axe mentalement existant comme dans un nuage [pensé dans une conscience latente]

toutes les autres possibilités qui peuvent être unies par association. (Engler 1968-1989:293).

Quant à l'« inconscience pure », elle est paradoxalement définie, de façon différentielle, comme « un certain degré de conscience »:

[...] la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes. (*Écrits*: 159).

On l'a compris: le tableau des degrés de conscience qui est brossé dans ces passages pose un degré faible, dénommé alternativement « conscience latente » ou « inconscience ». Mais cette « inconscience », même quand elle est qualifiée de « pure », n'est jamais que l'un des niveaux de la conscience, susceptible à son tour d'être caractérisé comme « élevé » par rapport à d'autres encore plus bas.

Ces analyses ne sont en rien contradictoires à celles que donne Freud dans l'illustre article de 1915 spécifiquement intitulé « L'inconscient ». Il tient, au sujet de certains actes psychiques « inconscients » des propos très voisins de ceux de Saussure, jusque dans la terminologie (toutefois à manier avec précaution, en raison de la traduction). Il faut cependant prendre garde à une disjonction fondamentale effectuée par Freud: il marque clairement que le caractère inconscient de ces actes n'a pas pour effet de les faire appartenir à l'inconscient « au sens systématique »:

[...] l'inconscient n'est qu'une marque distinctive du psychique, qui ne suffit en aucune façon à sa caractérisation. Il y a des actes psychiques de dignité très diverse, qui concordent cependant dans le fait d'être inconscients. L'inconscient comprend, d'une part, des actes qui sont simplement latents, temporairement

inconscients, mais qui par ailleurs ne se différencient en rien des actes conscients, et, d'autre part, des processus refoulés, qui, s'ils devenaient conscients, ne pourraient que trancher de la façon la plus criante sur le reste des processus conscients. (1915-1988: 211).

C'est cette « conscience latente » qui reçoit immédiatement après cette analyse le nom d' « inconscient descriptif ». Et c'est cette distinction entre les deux inconscients, l'un descriptif, l'autre topique, qui amène Freud à mettre en place l'opposition du conscient et de l'inconscient par les initiales *Bw*(de *Bewusste*) et *Ubw*(de *Unbewusste*) (transcrites en français par *Cs* et *Ics*). L'initiale *Ubw/Ics* est réservée à l'inconscient topique, et de ce fait échappe à l'ambiguïté du nom.

On le sait: Lacan reprend à son compte cette distinction freudienne fondamentale, de façon explicite et répétitive. Je ne cite, de nouveau, que le passage de la conférence de 1967 :

Que l'inconscient soit inconscient n'est pas ce qui est caractéristique
L'inconscient n'est pas une caractéristique négative. (2005:20).

Si nous en jugeons d'après les textes de Saussure jusqu'à présent utilisés, il est évident que les processus inconscients qu'il analyse relèvent de l'inconscient descriptif, dont il décrit les fonctionnements en des termes assez voisins de ceux de Freud. De l'inconscient systémique, ou, pour jouer avec les articles, d'*un* inconscient systémique il semble bien qu'il ne soit, dans ces textes, nullement question.

Comme il arrive souvent chez Saussure, auteur par essence paradoxal, il se trouve qu'un segment de son texte fait exception à ce que je viens de décrire. Ce

segment apparaît dans l'édition standard du *Cours*(p.163), sous une forme légèrement différente de ce que Saussure a effectivement écrit. Je cite donc les sources manuscrites

Toute règle, toute phrase, tout mot relatif aux choses du langage évoque nécessairement le rapport a/b ou bien le rapport a/a' , sous peine de ne rien signifier du tout si on l'analyse.

C'est précisément en effet parce que les termes a et b sont radicalement incapables d'arriver comme tels aux régions de la conscience, laquelle perpétuellement n'aperçoit que la *différence* a/b , que chacun de ces termes reste exposé(ou devient libre) en ce qui le concerne de se modifier selon d'autres lois que celles qui résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit(Engler 1968-1989:266 *Écrits*. 219 le texte d'où provient ce segment est l'illustre projet d'un article pour Whitney, laissé inachevé par Saussure).

Au risque de paraître vétilleux, j'insiste sur l'origine écrite de ce fragment du *Cours*. En ce point Saussure ne parle pas, n'a pas parlé. Pourquoi? On ne peut que spéculer. Je ne me l'interdis pas. Et je me demande si ce n'est pas la hardiesse de son hypothèse qui l'a conduit à garder le silence. On constate en effet qu'en ce point il n'est plus question de degrés de conscience ou d'inconscience: ce qui est posé, c'est un inconscient à proprement parler topique. Et les objets qui le constituent sont « radicalement incapables d'arriver comme tels aux régions de la conscience ». Ces objets sont soumis à des lois, qui n'ont aucun rapport avec celles qui, relevant du conscient, résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit. Quelles sont-elles donc, ces lois l'inconscient? Ce sont celles qui déterminent, indépendamment de toute intervention consciente du sujet parlant, l'évolution des objets linguistiques, ou, à tout le moins, d'une partie d'entre eux: ce problème, celui de la distinction entre les

changements phonétiques, inconscients, et analogiques, conscients, a été examiné à loisir dans le chapitre V.

Il convient, certes, de se méfier des comparaisons trop faciles. Je remarque simplement que ces analyses – qui remontent à 1894 – correspondent d'assez près à celles du Freud de 1915. À une différence près, fondamentale l'inconscient saussurien est un inconscient langagier, strictement langagier. Les objets qui le constituent sont, et ne sont que, des objets langagiers. Mais ils sont, comme les objets de l'inconscient freudien, soumis à des « processus » qui tranchent par rapport aux processus conscients.

Il devient maintenant à peu près possible de répondre de façon informée à la question relative à l'inconscient dans la réflexion linguistique de Saussure. La réponse, on l'a compris, doit être scindée. D'un côté Saussure recourt, de façon constante, mais dépourvue d'originalité particulière, à une conception des degrés de conscience qui s'articule assez bien avec les descriptions freudiennes de l'inconscient descriptif. Un inconscient topique apparaît en un point, un point unique – enfin, pas tout à fait unique, comme on a vu au chapitre V – de la réflexion de Saussure. Cette duplicité de la position saussurienne fait évidemment problème. Les solutions à envisager se situent, à mon sens, dans le cadre de l'opposition entre synchronie et diachronie. L'inconscient descriptif intervient dans le fonctionnement synchronique de la langue. C'est dans la diachronie qu'opère l'inconscient topique.

*

On pourrait songer en ce point à réfléchir sur deux problèmes. Le premier est celui de la rencontre apparemment manquée entre ces deux contemporains que furent Saussure et Freud. Le second est celui de l'utilisation faite par Lacan de l'« algorithme » saussurien dans sa théorie de l'« inconscient structuré comme un

langage ».

Je garderai un silence à peu près total sur le premier point. Il a déjà fait couler beaucoup d'encre, trop d'encre sans doute. Il est vrai que l'absence de toute relation, non seulement personnelle, mais encore textuelle(Saussure semble n'avoir jamais écrit le nom de Freud, ni Freud celui de Saussure, à entendre, bien sûr, comme celui de Ferdinand) peut sembler paradoxale. C'est ce que remarque, par exemple, Izabel Vilela(2005), qui a le courage de continuer à chercher les traces jusqu'à présent restées latentes d'une éventuelle rencontre.

En réalité, la méconnaissance réciproque n'est pas aussi étonnante qu'il nous paraît en 2006. Il y a un siècle, les relations ne s'établissaient point aussi facilement qu'elles le font aujourd'hui. Encore faut-il distinguer selon la chronologie. Jusqu'à 1913, année de la mort de Saussure, le professeur genevois n'était célèbre que dans le milieu très fermé des linguistes professionnels, surtout indoeuropéanistes. Freud pouvait légitimement ne pas porter attention à l'auteur très discret d'une œuvre encore très réduite(le *Mémoire*, la thèse et une collection d'articles confidentiels) et d'une technicité très difficile d'accès. Et la notoriété, certainement plus forte, de Freud, n'était cependant point telle qu'elle pût déterminer, de la part de Saussure, le passage de la frontière non des langues – car Saussure était excellent germaniste – mais des disciplines. Il est cependant vraisemblable que Saussure a pu entendre parler – notamment par Flournoy, son collègue à l'Université de Genève – de l'auteur viennois d'une certaine *Traumdeutung*.

C'est après 1920 que tout change. Car Freud a bien connu, lu, cité et commenté un de Saussurec'était Raymond, le fils de Ferdinand, qui fit une analyse avec Freud, consacra sa thèse à la présentation de la réflexion de Freud, et eut l'honneur de bénéficier d'une préface de Freud. Le livre ainsi préfacé contient une allusion brève, mais suggestive, au *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.³⁾ Il est donc aussi vraisemblable que possible que

Freud a eu au moins fugitivement connaissance de l'existence du *Cours* et de son auteur. En dépit de son intérêt constant et passionné pour les problèmes du langage, il n'a, apparemment, pas cru nécessaire de se pencher sur l'œuvre du père de son patient. Il serait très hasardeux de spéculer sur les raisons de cette négligence.

Je serai presque aussi bref sur le second point. Pour deux raisons. La première est que le problème a déjà donné lieu à des déversements d'encre d'une abondance encore plus forte que le premier – j'y ai moi-même, après et avant bien d'autres, fortement contribué. La seconde est que, si j'entrais dans ce problème, je m'écarterais du sujet de ce chapitre, qui vise Saussure et non Lacan.

Il est, cependant, sans doute indispensable de préciser en quelques mots la fonction de la référence à Saussure dans la réflexion de Lacan.

D'abord pour marquer une évidence. Lacan ne tient aucun compte de la réflexion de Saussure sur l'inconscient. On ne s'en étonnera pas: il faut être un lecteur plus systématiquement attentif du *CLG* que ne le fut Lacan⁴⁾ pour y exhumer les très rares passages où l'on peut lire l'ébauche d'une théorie de l'inconscient langagier.

L'eût-il trouvée, cette ébauche de théorie, qu'il en eût sans doute été fort embarrassé. En effet la théorie saussurienne de l'inconscient est construite de façon précisément inversée par rapport à celle de Lacan. Pour ce dernier, c'est

3) Dans une note, Raymond de Saussure envisage comme possible l'application des méthodes du *CLG* à la description de certains lapsus.

4) Qu'on se rassure: je ne veux pas dire que Lacan a lu Saussure « en diagonales », comme l'en accusa le bon Georges Mounin(19 à la grande indignation de Juan David Nasio(19). Non: je suis au contraire persuadé que Lacan a lu Saussure avec une sorte de divination qui lui a fait repérer des points occultés et difficiles de sa réflexion, par exemple sur la relation entre linéarité et diachronie(voir le chapitre V). Cependant il semble que sa lecture se soit surtout centré sur les chapitres concernant le signe.

l'« articulation signifiante » qui constitue l'inconscient « structuré comme un langage ». L'articulation signifiante, c'est-à-dire le réseau des différences oppositives. Pour Saussure au contraire ce qui relève de l'inconscient, ce n'est précisément pas l'opposition des « termes », nom que prennent en ce point les signes, soit les signifiants en dialecte lacanien : ce sont les « termes » eux-mêmes, donnés comme « radicalement incapables d'arriver comme tels aux régions de la conscience »(Engler: 266 *Écrits*: 219) on se souvient que c'est cette inaptitude à émerger au niveau de la conscience qui explique le caractère aléatoire de leur évolution diachronique. Quant au réseau des différences, c'est, de façon exactement inverse par rapport à Lacan, le seul élément qui soit « aperçu » par la conscience.

On l'a compris: ce que Lacan retient de la réflexion de Saussure, ce n'est nullement la théorie de l'inconscient qu'un lecteur vétilleux finit par croire y découvrir. C'est la structure du langage, que dis-je? la structure d'un langage. J'insiste aussi lourdement que possible sur l'article indéfini *un*, qui donne sa spécificité à la formule lacanienne. Il se trouve que c'est *comme – comme*, et non pas *par*. la relation est analogique, et non pas causale – ce « un langage », j'ose le solécisme, inévitable pour ne pas trahir Lacan, que l'inconscient est structuré. Il se trouve aussi que c'est l'« algorithme saussurien du signe » qui fournit à Lacan – enfin, au Lacan des années 1950 et 1960 – ce modèle de la structure de l'inconscient.

Resterait à poser une fois de plus le problème, mainte fois traité et pourtant encore mal résolu, de ce qui a été conservé par Lacan de l'enseignement saussurien. Pour fixer, d'un mot, le problème, je ne ferai que retenir le terme, commun à Saussure et à Lacan, d'*articulation*, au sens qu'ils lui confèrent tous deux de « division en éléments qui ne se distinguent que par leur opposition réciproque ».

*

On pourrait croire en avoir fini. Il n'en est rien: Saussure réserve toujours des surprises. Je fais grâce au lecteur des plaisanteries habituelles sur la prolifération des Saussure: la paire de Saussure, le Saussure diurne et le Saussure nocturne, Docteur Jekyll et Mr Hyde et autres astuces du même tabac. Je reprends les faits à l'état brut. On se souvient(voir le chapitre I) que, à peu près en même temps qu'il prépare de semaine en semaine, pour ses étudiants de Genève, son Cours de linguistique générale, Saussure se livre, dans le silence, à un travail apparemment très étrange: lire, sous le texte des poètes latins et grecs, un texte souterrain, dispersé dans les lettres du texte de surface. Il n'est sans doute pas inutile de citer une fois encore, à titre d'exemple, le vers saturnien

DONOM AMPLOM VICTOR AD MEA TEMPLA PORTATO

C'est le Dieu Apollon qui parle, dans un oracle délivré aux Romains par la Pythie de Delphes. Le sens du vers est transparent

QUE LE VAINQUEUR APPORTE UNE OFFRANDE
CONSIDÉRABLE À MES TEMPLES

Mais Saussure ne se contente pas de ce sens de surface. Il repère, éparpillé, dans le désordre, dans les lettres du vers, un autre mot: le nom du Dieu APOLO lui-même, sous la forme de son nominatif latin et avec son orthographe archaïque, avec un seul *L*. Mieux: ce mot est présent dans chacun des deux hémistiches du vers de surface

DONOM AMPLOM VICTOR /AD MEA TEMPLA PORTATO

A PLO O /A PL O O

Il est nécessaire ici d'entrer dans le détail de la cuisine littérale de l'anagramme. Cette pratique culinaire ne devrait pas dérouter les lecteurs de Freud, qui assistent à peu près aux mêmes exercices par exemple dans l'illustre rêve AUTODIDASKER dans la *Traumdeutung*. J'entre donc, pour un instant seulement, dans la cuisine anagrammatique: pour lire le nom du Dieu dans les lettres du texte de surface, il faut déplacer, dans chaque hémistiche, le premier O pour le replacer entre le P et le L. À peu près comme fait Freud pour lire le prénom de son frère ALEX dans la formule AUTODIDASKER de son rêve. Freud, certes, est encore plus acrobatique que Saussureil ajoute la lettre – le L – qui manque au nom de son frère. Mais pour Freud cela ne porte pas à conséquence c'est la routine du travail du rêve, soumis, entre autres, à la « condensation » (*Verdichtung*). Pour Saussure, c'est différent car ce bouleversement de l'ordre des lettres met en cause l'un des deux « principes » fondamentaux du signe linguistique: son « caractère linéaire ». En somme, l'objet « infiniment spécial » que Saussure découvre dans le discours anagrammatique échappe aux règles qui gouvernent le langage ordinaire. Situation de conflit interne: on en a repéré d'autres exemples dans la réflexion de Saussure.

En quels points se situe, dans cette quête des mots sous les mots, la relation avec l'inconscient? Je crois qu'on peut la saisir par deux fois.

D'abord, dans ce qu'on vient d'apercevoir: les manipulations littérales auxquelles Saussure se livre sur le matériau verbal qui lui est livré évoquent très précisément celles que Freud pratique, à peu près à la même époque que lui, sur

les mots du rêve. L'anagramme, nommément, est explicitement présente dans le rêve AUTODIDASKER, pour lequel je renvoie à l'analyse qui en est faite par Lacan dans le *Séminaire III* (1981: 269-270). En somme, la pratique verbale à l'œuvre dans les textes anagrammatiques est soumise à des règles qui évoquent plutôt les fonctionnements du processus primaire que les principes gouvernant le signe linguistique. Saussure, nécessairement, s'en avise, et consacre un fragment capital de sa réflexion à ce problème, tel du moins que l'histoire lui permet de l'envisager: on vient de voir qu'il ne connaît pas – ou peu, et indirectement – les travaux de Freud, et il n'y fait aucune allusion. Mais il s'interroge avec la plus grande lucidité sur l'exception à la linéarité qui lui est, scandaleusement, présentée par les textes anagrammatiques (1971: 46-47, voir, ici même les chapitres V et VI).

Le second point est sans doute plus spectaculaire, quoiqu'il ne se manifeste que de façon négative. Il tient dans le fait suivant. Pendant tout le temps qu'il consacre à sa quête des anagrammes, Saussure pose, de façon absolument constante, le caractère délibéré et intentionnel – et de ce fait au plus haut degré conscient – de la pratique anagrammatique. Il va même plus loin c'est le mot ou le discours souterrain – dans notre exemple le nom du Dieu *Apolo*, dans d'autres cas un nom commun ou un syntagme, parfois même, plus rarement, un bref récit – qui ont constitué, pour le poète (le *vates*) le point de départ de sa composition. Celle-ci a donc consisté à construire le poème à partir du texte souterrain préalable, en en distribuant les éléments littéraux à la surface. Et pourtant une hésitation le gagne, et génère progressivement une véritable angoisse: pourrait-il qu'un autre facteur que l'intention consciente du *vates* intervienne dans la composition du texte anagrammatique? Cet autre facteur, Saussure lui donne un nom le *hasard*. Et il s'interroge indéfiniment sur les méthodes à mettre en œuvre pour choisir entre l'intention et le hasard. Il finit par trouver la bonne solution: interroger le *vates* lui-même. Car il subsiste encore, au

début du XXème siècle, le *vates* romain c'est le professeur de vers latins dans les Universités italiennes. Pour montrer ses talents à ses étudiants et à ses collègues, il compose en latin des poèmes. Saussure lit les poèmes de l'un de ces *vates*, un Giovanni Pascoli, professeur à l'Université de Bologne. Il voit dans ses poèmes «ruisseler les anagrammes », autant, peut-être plus, que chez Virgile et Lucrèce. Et il est plus facile de l'interroger. Saussure prend donc le parti de le questionner:

Est-ce par hasard ou avec intention que dans un passage comme *Catullo calvos* p.16 le nom de *Falerni* se trouve entouré de mots qui reproduisent les syllabes de ce nom(Starobinski 1971 150 la lettre est datée du 6 avril 1909).

On ne saurait être plus explicite est-ce l'intention Ou quelque chose d'autre, que je dénomme le hasard? Pascoli, à ce qu'on sait, aujourd'hui, de la biographie de Saussure, ne répondit pas. Mais on sait, avec certitude, que c'est précisément à l'époque où la réponse aurait dû arriver que Saussure, en avril ou mai 1909, a interrompu, définitivement, sa quête de l'anagramme.

Il n'est, certes, pas très facile d'interpréter un silence – celui, définitif sur ce point, de Saussure – consécutif à un autre silence – celui de Pascoli. Ce qui semble probable, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit dans mon livre de 1994-2005, c'est que Saussure n'a pas vu confirmée l'hypothèse de l'intentionnalité. Il se trouvait alors renvoyé à l'autre hypothèse: le hasard. Du hasard il ne voulait rien savoir d'où son silence, définitif. La question que je me posais alors, que je résolvais peut-être trop vite, et que je repose aujourd'hui est la suivante le hasard n'est-il pas chez Saussure le nom de l'inconscient? En somme, l'inconscient serait, paradoxalement, reconnu par Saussure par le fait même qu'il observe, à son égard, le silence.

*

C'est sur cette question que je clos ce chapitre, laissant à mon lecteur le soin de lui donner une réponse. Comme de donner une réponse à une autre question, qui lui est peut-être venue à l'esprit qu'en est-il de la relation entre les deux réflexions de Saussure? Est-il possible de déceler entre elles une relation, autre, naturellement, que celle d'avoir l'une et l'autre des objets langagiers Cette question, pour ma part, je continue à me la poser.

Bibliographie

- Aron, Thomas, «Une seconde révolution saussurienne?», *Langue française* 7, septembre, p.56-62, 1970.
- Arrivé, Michel, « Intertexte et intertextualité chez Ferdinand de Saussure » in Theis, R. et Sieppe, H.-T., *Le Plaisir de l'Intertexte*, Berne, Peter Lang, p.11-31, 1986a.
- Arrivé, M., *Linguistique et psychanalyse: Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986 b.
- Arrivé, M., « Unité linguistique et unité sémiologique chez Ferdinand de Saussure », in Quiroz, G., Berthoud-Papandropoulo, I., Thommen, É. et Vogel, C. (eds), *Les unités discursives dans l'analyse sémiotique*, Peter Lang, p.11-21, 1998.
- Arrivé, M., «Saussure, Barthes, Greimas », *Modèles linguistiques*, Tome XXI, fascicule 1, p.19-37, 2000 a.
- Arrivé, M., «Préface mêlée de souvenirs sur la préhistoire de la sémiotique», in Greimas Algridas Julien, *La mode en 1830*, PUF, p.XI-XXV, 2000b.
- Avalle, d'Arco Silvio, « La sémiologie de la narrativité chez Saussure », in Bouazis, Ch.(éd) *Essais de la théorie du texte*, Paris, éditions Galilée, p.19-49, 1973.
- CLG, voir Saussure, 1916-1922-1985.
- Cohen, Marcel, *La grande invention de l'écriture*, Paris, Imprimerie Nationale et Klincksieck, 1958.

- Engler, Rudolf, «Sémiologies saussuriennes I», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 29, p.45-73, 1974-1975.
- Engler, R., «Sémiologies saussuriennes II», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 34, p.1-16, 1980.
- Engler, R., voir aussi Saussure, 1989 et 1990.
- Fehr, Johannes, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF, 2000.
- Freud, Sigmund, “Des sens opposés dans les mots primitifs”, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, p.59-67, 1910(traduction française 1971).
- Gandon, Francis, *De dangereux édifices, Saussure lecteur de Lucrèce*, à paraître, 2002.
- Hénault, Anne, *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, collection Que sais-je?, 1992.
- Kim, Sungdo, *Ferdinand de Saussure : de la langue au mythe*, thèse de l'Université de Paris-X-Nanterre, 1991.
- Kim, S., «La mythologie saussurienne: une nouvelle vision sémiologique?(A propos de la continuité de la pensée saussurienne)», *Semiotica*97, 1/2, p.5-78, 1993.
- Lacan, Jacques, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
- Milner, Jean-Claude, *Introduction à une science du langage*, Paris, Le Seuil, 1989.
- Naville, Adrien, *Nouvelle classification des sciences*, Paris, Félix Alcan, puis Didier Erudition, 1901-1991.
- Normand, Claudine, *Saussure*, Paris, Les belles lettres, 2000.
- Sandomir, Dr Irénée Louis, LXXXVI E. P., *Opus pataphysicum, Testament de sa Feue Magnificence le Docteur I. L. Sandomir, de son vivant Vice-Curateur Fondateur du Collège de 'Pataphysique*, Collège de 'Pataphysique.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale(CLG)*, Lausanne-Paris, puis Paris, Payot, 1916-1922-1985.
- Saussure, F. de, *Recueil des publications scientifiques*, Genève, Sonor et Lausanne, Payot, puis Paris-Genève, Slatkine, 1922-1984.
- Saussure, F. de, *Le leggende germaniche*, scritti scelti e annotati a cura di Anna Marinetti e Marcello Meli, Este(Padova), libreria editrice Zielo, 1986.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par Rudolf Engler, tome 1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1989.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par Rudolf Engler, tome 2, Wiesbaden, Harrassowitz, 1990.
- Saussure, F. de, *Notes personnelles de linguistique générale*, à paraître sous la responsabilité de Simon Bouquet, 2002.

『인문언어』(Lingua Humanitatis) 8 (2006):

Shepard, David, "Saussures Anagramme und die deutsche Dichtung", *Schprachwissenschaft*, 11, p.52-67, 1986.

Zilberberg, Claude, «Une continuité incertaine: Saussure, Hjelmslev, Greimas, in Zinr Alessandro(ed.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, p.165-192, 1997.

[Abstract]

Ferdinand de Saussure's Concept of the Unconscious

Michel ARRIVÉ
(Université de Paris 10)

This paper is a philological and epistemological study of the concept of the unconscious envisaged in Saussure. The study investigates whether the unconscious in Saussure can be put to question. Most Saussurian specialists have not as of yet raised any questions on this subject. The researches were simply limited to various comparisons between Saussurian concepts with those of Freud. The paper reconstructs the very concept of the unconscious in the Course in General Linguistics, using Lacan as a mediator between Saussure and Freud. Special attention is given to the linguistic subject who is unconscious about the law of langue, which contrasts it to the conscious of other social subjects and can be observed in the semiotic change of a social system.

While not suggesting a hasty comparison between Saussure and Freud the paper draws an epistemological point of convergence. In other words, the paper tries to prove that the descriptive unconsciousness operates and intervenes in the paradigmatic function of langue and that the topical unconsciousness operates to the syntagmatic function.

keywords: Saussure, unconsciousness, Freud, langue, Lacan

408 인문언어

접 수 일 : 2006년 10월 30일

심사기간 : 2006년 11월 1일-11월 20일

재 심 사 : 2006년 11월 27일

게재결정 : 2006년 12월 4일 (편집위원회)